



HAL
open science

Adverbes, adverbiaux, cohésion textuelle

Emmanuelle Prak-Derrington

► **To cite this version:**

Emmanuelle Prak-Derrington. Adverbes, adverbiaux, cohésion textuelle. Nouveaux cahiers d'allemand, 2021, 39, pp.137-153. halshs-03282328

HAL Id: halshs-03282328

<https://shs.hal.science/halshs-03282328>

Submitted on 9 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Adverbes, adverbiaux, cohésion textuelle

Commentaire linguistique de l'incipit de Angst de Stefan Zweig

Texte

1 Als Frau Irene die Treppe von der Wohnung ihres Geliebten hinabstieg,
2 packte sie mit einem Male wieder jene sinnlose Angst. Ein schwarzer Kreisel
3 surrte plötzlich vor ihren Augen, die Knie froren zu entsetzlicher Starre, und
4 hastig musste sie sich am Geländer festhalten, um nicht jählings nach vorne
5 zu fallen. Es war nicht das erste Mal, dass sie den gefahrvollen Besuch
6 wagte, dieser jähe Schauer ihr keineswegs fremd, immer unterlag sie trotz
7 aller innerlichen Gegenwehr bei jeder Heimkehr solchen grundlosen
8 Anfällen unsinniger und lächerlicher Angst. Der Weg zum Rendezvous war
9 unbedenklich leichter. Da ließ sie den Wagen an der Straßenecke halten, lief
10 hastig und ohne aufzuschauen die wenigen Schritte bis zum Haustor und
11 dann die Stufen eilend empor, wusste sie doch, er warte schon innen auf sie
12 hinter der rasch geöffneten Tür, und diese erste Angst, in der doch auch
13 Ungeduld brannte, zerfloss heiß in einer grüßenden Umarmung. Aber dann,
14 wenn sie heim wollte, stieg es fröstelnd auf, dies andere geheimnisvolle
15 Grauen, nun wirr gemengt mit dem Schauer der Schuld und jenem törichtem
16 Wahn, jeder fremde Blick auf der Straße vermöchte ihr abzulesen, woher sie
17 käme, und mit frechem Lächeln ihre Verwirrung erwidern. Noch die letzten
18 Minuten in seiner Nähe waren schon vergiftet von der steigenden Unruhe
19 dieses Vorgefühls; im Fortwollen zitterten ihre Hände vor nervöser Eile,
20 zerstreut fing sie seine Worte auf und wehrte hastig den Nachzüglern seiner
21 Leidenschaft; fort, nur fort wollte dann immer schon alles in ihr, aus seiner
22 Wohnung, seinem Haus, aus dem Abenteuer in ihre ruhige bürgerliche Welt
23 zurück. Kaum wagte sie in den Spiegel zu schauen, aus Furcht vor dem
24 Misstrauen im eigenen Blick, und doch war es nötig zu prüfen, ob nichts an
25 ihrer Kleidung die Leidenschaft der Stunde durch Verwirrung verriet. Dann
26 kamen noch jene letzten, vergeblich beruhigenden Worte, die sie vor
27 Aufregung kaum hörte, und jene horchende Sekunde hinter der bergenden
28 Tür, ob niemand die Treppe hinauf und hinab ginge. Draußen aber stand
29 schon die Angst, ungeduldig sie anzufassen, und hemmte ihr so herrisch den
30 Herzschlag, dass sie immer schon atemlos die wenigen Stufen niederstieg,
31 bis sie die nervös zusammengeraffte Kraft versagen fühlte.

32 Eine Minute stand sie so mit geschlossenen Augen und atmete die
33 dämmerige Kühle des Treppenhauses gierig ein. Da fiel von einem oberen
34 Stockwerk eine Tür ins Schloss, erschreckt raffte sie sich zusammen und
35 hastete, indes ihre Hände unwillkürlich den dichten Schleier noch fester

36 zusammenrafften, die Stufen hinab. Jetzt drohte noch jener letzte
37 furchtbarste Moment, das Grauen, aus fremdem Haustor auf die Straße zu
38 treten und vielleicht in die vordringliche Frage eines vorübergehenden
39 Bekannten hinein, woher sie käme, in die Verwirrung und Gefahr einer
40 Lüge: sie senkte den Kopf wie ein Springer beim Anlauf und eilte mit jähem
41 Entschluss gegen das halboffene Tor.

42 Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen, die offenbar eben
43 eintreten wollte. »Pardon«, sagte sie verlegen und mühte sich, rasch an ihr
44 vorbeizukommen. Aber die Person sperrte ihr breit die Tür und starrte sie
45 zornig und zugleich mit unverstelltem Hohn an. »Dass ich Sie nur einmal
46 erwische!« schrie sie ganz unbekümmert mit einer derben Stimme.
47 »Natürlich, eine anständige Frau, eine so genannte! Das hat nicht genug an
48 einem Mann und dem viel en Geld und an allem, das muss noch einem armen
49 Mädél ihren Geliebten abspenstig machen...«

Stefan Zweig, *Angst*, Fischer Taschenbuch Verlag Frankfurt/Main, 1991 [1920].

Introduction

Le sujet de l'Agrégation nous invite à considérer les adverbes, qui sont les unités morphologiques qui composent traditionnellement la plus inclassable des parties du discours (la fameuse « classe poubelle » de Chervet, 1977 : 251) ; ainsi que les adverbiaux, c'est-à-dire les syntagmes que la tradition grammaticale associe généralement à la notion de circonstant, mais qui excèdent en réalité cette notion. L'extrême hétérogénéité de ces formes impose donc d'adopter, dans les deux cas, la définition la plus neutre possible. Est adverbe tout lexème sans marques de catégories propres, susceptible d'occuper seul la première position dans un énoncé déclaratif. Les adverbiaux seront quant à eux définis de manière négative comme des syntagmes qui n'occupent pas de fonction nominale (sujet, objet ou attribut¹).

Notre texte est extrait d'une nouvelle, *Angst*, de Stefan Zweig, c'est, plus précisément, son incipit. L'incipit est le lieu stratégique le plus important d'un récit, parce qu'il plonge le lecteur dans le monde fictionnel et pose le cadre qui doit lui permettre de s'y orienter par la suite. Dans quelle mesure le genre « récit » et la séquence incipit influent-ils sur les adverbiaux ? C'est la première question qui va nous occuper.

Une première analyse révèle par ailleurs que notre texte contient un très grand nombre d'adverbiaux de manière, sous la forme de groupes prépositionnels, ainsi qu'un grand nombre d'adjectifs non fléchis (les « adjectifs-adverbes »). Comment

1 « Un adverbial est un membre de phrase qui n'est pas défini comme un autre type de membre. Cette définition sera censée inclure aussi les compléments circonstanciels au sens classique de ce terme. », (Nølke 1993 : 71).

expliquer cette prédominance de la manière ? De quoi est-elle le reflet ? Cette question va guider le deuxième volet de notre commentaire. L'étiquette « manière » recouvre en effet des domaines notionnels très hétérogènes, et ne bénéficie pas toujours de rubrique dans les grammaires. Nous adoptons ici une définition négative très large de la manière, comme renvoyant aux données intra-propositionnelles, non temporelles et non spatiales, qui déterminent le procès. Nous procéderons en trois temps.

Dans un premier temps, nous aborderons l'affinité entre le genre textuel (le récit), le type de séquence (incipit ou discours direct) et le type d'adverbiaux.

Nous dresserons ensuite un inventaire de la diversité formelle et fonctionnelle des compléments de manière, après nous être demandé pourquoi ils ne peuvent être qualifiés, du moins sur le plan sémantique, de « circonstance » du procès.

Enfin notre dernière partie sera consacrée à l'« adjectif-adverbe ». Nous reviendrons sur cette caractéristique qu'a la langue allemande de pouvoir utiliser tout adjectif non fléchi comme adverbe, et d'ainsi créer des ambiguïtés constitutives, en termes d'identification et de portée. L'adjectif en fonction adverbiale met au jour une zone grise, dans laquelle « qualité » et « manière » se voient rapprochées au point parfois de ne plus pouvoir être distinguées.

1 Adverbiaux et organisation du texte

1.1 Genre narratif et adverbiaux temporels

Notre incipit décrit, à la troisième personne et au prétérit, la descente d'un escalier par une femme Frau Irene, après qu'elle a quitté l'appartement de son amant. Arrivée au bas des marches, lorsqu'elle s'apprête à rejoindre la rue, Frau Irene tombe inopinément sur une femme inconnue qui lui barre la sortie et qui l'apostrophe violemment, en l'accusant de lui voler son ami.

On constate que chacun des trois paragraphes, qui composent notre texte s'ouvre sur un adverbial temporel. Est-ce une coïncidence ? Non, bien sûr.

Le temps présente une affinité constitutive avec le texte narratif. Raconter, c'est toujours mettre en ordre des événements soumis à la successivité, en respectant leur chronologie – Aristote avait défini le récit comme diégèse déroulant un début, un milieu, une fin – ou bien, au contraire, en choisissant de les dé-chronologiser. Le premier paragraphe est le seul qui contienne une brève rétrospection (l.8 à l. 13), le reste du texte, en revanche, met en relation, de manière isochrone, les gestes du personnage avec les pensées qui l'agitent, et qui sont, toutes, dominées par le sentiment qui donne son titre à la nouvelle : la peur.

Les trois paragraphes initiés par des adverbiaux temporels jouent un rôle de tout premier plan dans l'organisation « transphrastique ». Ils ponctuent trois étapes décisives dans le déroulement de l'action : la sortie de l'appartement ou le début de la descente des escaliers (l 1 subordonnée en *Als-*), la pause en bas des marches, court répit dans la tension dramatique, est marquée par un accusatif adverbial de

durée (l 32 : *Eine Minute stand sie da*), enfin le déictique spatio-temporel *Da*, investi d'un rôle de scansion narrative, signale effectivement un tournant dans le récit, la rencontre inopinée avec la femme qui l'invective (l 42 *Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen*). Les adverbiaux temporels contribuent ainsi à construire une cohésion « mésotextuelle », pour reprendre un terme proposé par Adam pour décrire le niveau intermédiaire du paragraphe. Selon Adam, le paragraphe assume un rôle de guidage et de gestion de l'interprétation essentiel dans la construction de la cohésion textuelle : « un paragraphe graphique est toujours une unité de sens rendue vi-lisible et donnée à interpréter » (Adam 2018 : 65)¹. Mais les unités délimitées à l'écrit par l'alinéa le sont aussi, sur le plan verbal, par l'usage de marqueurs assumant eux-mêmes une fonction de découpage : connecteurs, anaphoriques, ou bien, ici, s'agissant du genre récit, adverbiaux temporels.

Lorsqu'il coïncide avec un début de paragraphe, l'adverbial temporel est donc investi d'une fonction double, d'ancrage temporel (il répond à la question *Wann* ?) ainsi que de segmentation « mésotextuelle ». Nous nous concentrerons ci-après sur un adverbial particulier, appelé « cadratif », qui prend dans notre texte la forme d'une subordonnée en *-Als*. La fonction de « poser un cadre » du cadratif rejoint ici idéalement celle de l'incipit² !

1.2 Incipit et *Als*-cadratif

Le substantif sans déterminant *Angst* compose un titre énigmatique qui éveille la curiosité du lecteur. Qu'est-ce qui fait peur, qui a peur, pourquoi ? L'incipit nous livre les réponses dès la phrase inaugurale. Cette toute première phrase est en effet d'une grande puissance suggestive, parce qu'elle associe deux procédés créateurs de suspense : une subordonnée conjonctive en *Als* en attaque d'énoncé, et l'apparition du mot titre *Angst* en position de sujet rhématique.

Les adverbiaux temporels jouissent d'une grande mobilité dans la linéarisation de l'énoncé ; une subordonnée en *als* peut être antéposée au verbe conjugué, postposée ou encore en incise. Le positionnement en Pré-V2 de la subordonnée en *-Als* lui permet de jouer un rôle « cadratif », en accord avec l'incipit.

On désigne par cadratif un adverbial situé en première position, dont la portée excède l'énoncé dans lequel il figure et s'étend aux énoncés adjacents, pour les regrouper dans un même bloc (ou cadre) sémantique. (Charolles et Vigier 2005, en ligne)

La subordonnée en *Als-* ne se contente donc pas d'assumer une fonction temporelle d'ancrage (répondre à la question *Wann* en indiquant qu'il s'agit d'un événement unique, par opposition à l'itératif *wenn*), elle sert avant tout à poser un scénario, « la descente d'un escalier par une femme qui vient de quitter

¹ Adam (2018) propose en effet de réévaluer l'importance du paragraphe, et de l'inscrire comme niveau médian entre le niveau microstructurel de la phrase et le niveau macrostructurel du texte, comme ce qui compose le niveau « mésotextuel ».

² Sur les adverbiaux temporels cadratifs et leur affinité avec le récit, voir Prak-Derrington 2008.

l'appartement de son amant ». Elle suscite ainsi une attente (« Que va-t-il se passer ? ») que doit combler la suite du texte. On a affaire à ce que Confais nomme un « scénario d'émergence » (Confais 2008). La portée de l'adverbial en *Als-* couvre ici les deux premiers tiers du texte, elle cesse au troisième paragraphe. La fonction cadrative de *Als-* disparaîtrait si on la permutait avec la principale :

Frau Irene packte mit einem Male wieder jene sinnlose Angst, als sie die Treppe von der Wohnung ihres Geliebten hinabstieg.

[*Jene] Eine sinnlose Angst packte Frau Irene, als sie die Treppe von der Wohnung ihres Geliebten hinabstieg.

La postposition de *-als* lui fait perdre sa fonction de scénarisation. Parallèlement le suspense apporté par le sujet rhématique *jene sinnlose Angst*, disparaît si celui-ci ne figure pas à la toute dernière place dans la linéarisation discontinue.

La distribution des rôles actanciels dans cette phrase inaugurale est décisive : dans la principale, c'est la peur qui est le véritable agent, Frau Irene, à l'accusatif, n'en est que son objet (sa proie !) – l'amant étant réduit quant à lui à une donnée plus qu'insignifiante, puisqu'il n'apparaît que dans l'expansion d'un complément du nom, au sein de la subordonnée conjonctive.

Ainsi, le cadratif *Als-* et le sujet rhématique mettent l'accent de manière ostensive (*jen-* !) sur la peur, c'est elle qui va constituer le thème principal de notre texte. Et la peur n'est pas une donnée objective, c'est un sentiment qui, lorsqu'il nous « assaille », nous « terrasse », nous « domine » (les métaphores verbales guerrières disent assez son pouvoir !), peut conditionner tout notre comportement. Dans l'incipit, la peur conditionne, littéralement, la « manière d'être au monde » du personnage – et les adverbes et adverbiaux en illustrent ses effets et manifestations.

1.3 Séquence dialogale et mots du discours

La mise en type de texte est déterminante dans le choix des adverbiaux ; nous l'avons vu dans l'association adverbiaux temporels/genre narratif, mais tout genre est composite et s'organise autour de séquences prototypiques hétérogènes¹, comme l'atteste la présence de la séquence dialogale à la fin de notre extrait.

l 42-47 : Da stieß sie *hart* mit einer Frauensperson zusammen, die *offenbar* eben eintreten wollte. » Pardon «, sagte sie verlegen [...] Aber die Person sperrte ihr breit die Tür [...]. » Dass ich Sie *nur einmal* erwische!« schrie sie [...]. » *Natürlich*, eine anständige Frau, eine so genannte! [...] «.

Les mots du discours sont tous répartis sur ces cinq lignes, dans la description qui introduit l'échange, puis dans la réplique de la femme. Le discours direct stylise l'oralité, le parler populaire de la femme par l'emploi des tournures exclamatives et le recours aux mots du discours. Nous analyserons les occurrences de *offenbar* et *natürlich* dans notre partie sur l'« adjectif-adverbe », *eben* fonctionne ici comme un véritable adverbe temporel, qui souligne la coïncidence entre le

¹ Adam (1997) dénombre cinq séquences prototypiques : récit, description, argumentation, explication, dialogue.

déictique *Da* (le moment où Irène s'apprête à sortir) et l'entrée de la femme ; *nur einmal* n'est ni un adverbe temporel, ni un adverbe de discours (il ne nous semble pas pouvoir occuper la première place dans un énoncé déclaratif) mais fonctionne plutôt comme une particule illocutoire qui renforce l'acte d'exclamation, en présentant la situation comme une occasion à saisir, et en sous-entendant qu'il y a beaucoup d'autres fois où cela n'a pas été possible « Que je vous y attrape, pour une fois ! ».

2 Adverbes et adverbiaux de manière : problèmes et inventaire

2.1 La manière n'est pas une circonstance¹

Le fait que la peur soit une donnée subjective, et même « l'agent » implicite qui sous-tend tout le déroulement de l'action, explique l'omniprésence des adverbes et adverbiaux de manière, au détriment de ceux de l'espace et du temps. Lorsqu'ils ont une fonction d'ancrage, temps et lieu renvoient aux données situées « autour » du procès, auquel ils demeurent extérieurs – étymologiquement, « circonstant » renvoie à « ce qui se tient autour », tout comme le mot allemand *Umstandsangabe*. Ils peuvent alors se décrire de manière objective et se divisent d'ailleurs en unités de mesure de durée ou de distance conventionnelles, précises (l 32 *Eine Minute stand sie da*) ou bien approximatives (l 9-10 *lieh [...] die wenigen Schritte bis zum Haustor*). Dans une perspective sémantique, les circonstants précisent les procès et états de choses « de l'extérieur ».

Pour cette raison, le terme « circonstant » n'est pas approprié pour désigner les formes adverbiales qui ne décrivent pas le monde référentiel mais assument une fonction de communication, extra-propositionnelle, de modalisation ou de mise en discours (*natürlich* et *offenbar* dans notre texte). Mais la qualité de préciser le procès « de l'extérieur » qui caractérise l'ancrage dans un temps et un lieu, ne laisse pas non plus d'interroger quand il s'agit de décrire la manière sur un plan strictement référentiel. Peut-on qualifier de « cadratifs » (cette fois indépendamment de toute considération sur la portée), ou de « situatifs » les groupes prépositionnels non temporels et non spatiaux dans :

l 16 : jeder fremde Blick auf der Straße vermöchte [...] *mit frechem Lächeln* ihre Verwirrung erwidern

l 19 : im Fortwollen zitterten ihre Hände *vor nervöser Eile*

Cela semble difficile. Pas plus qu'un mot du discours n'est une circonstance, la manière n'est une circonstance ! La manière est intrinsèque au procès. Quelle que

¹ Pour des raisons de temps, cette sous-partie ne pourrait pas figurer dans un commentaire le jour de l'épreuve, mais il nous semble nécessaire de mentionner dans cet article la non-pertinence sémantique du terme « circonstant », appliqué à la manière. Il ne s'agit donc pas de contester le terme de « circonstant » en tant qu'il s'oppose à « actant », dans une perspective syntaxique héritée de la théorie de la valence de Tesnière (sur ce point, voir Confais 1998) mais de revenir sur la contradiction qu'il y a à mettre temps et lieu sur le même plan que la manière (Flaux & Moline 2009, en ligne).

soit l'heure à laquelle Frau Irene descend les escaliers, quel que soit l'immeuble où elle se trouve, elle serait saisie par la peur, en proie aux mêmes manifestations. En l'absence de terminologie et de description unitaire de la manière dans les grammaires, on peut se reporter à un dictionnaire usuel pour essayer de mieux la circonscrire, en recourant à des synonymes qui peuvent être éclairants. Dans *Le Trésor de la Langue Française informatisé*, à l'entrée « manière » on trouve cette définition :

Aspect particulier, forme particulière que revêt un processus, une action, un état. GRAMM. Adverbe de manière. Adverbe exprimant *la façon de faire ou d'être*. Complément de manière. Complément qui indique comment se fait l'action. (*Tlfi*, s.v. « manière »)

Le terme aspect est certes très large, mais très parlant¹. L'aspect particulier d'un procès fait partie de ce procès ! Il se trouve qu'en grammaire, le terme aspect est utilisé de manière restreinte et renvoie exclusivement à la manière dont un procès se déroule dans le temps – qu'il s'agisse d'aspect grammatical ou d'aspect lexical. On oppose ainsi la temporalité externe, chronologique, à la temporalité interne, aspectuelle. Le temps aspectuel se confond bien souvent avec la manière, comme nous le verrons. Mais les divers « aspects de la manière » ne se réduisent pas à une temporalité interne du procès, ils en expriment, bien plus largement, la « façon de faire ou d'être » – la collocation française « la manière d'être » rend d'ailleurs compte indirectement de ce lien intrinsèque.

Strictement parlant, la manière dont un événement se déroule lui est essentielle ; elle n'existe pas en dehors de lui. (Grévisse 1969 : § 199)

C'est ce qui explique qu'on puisse ranger, en vrac sous l'étiquette de « manière », des domaines apparemment aussi hétéroclites que la cause, l'instrument, la concession ou la conséquence – autant d'aspects particuliers que nous retrouvons dans notre texte. Tous ont en commun, on va le voir, de ne pas renvoyer à des « circonstances » mais de livrer une indication sur le mode de déroulement du procès.

2.2 Aspects de la manière : inventaire

2.2.1 Divers

Les formes qui encodent la manière sont variées, nous ne prenons en considération que celles des adverbes et adverbiaux. Dans la tradition grammaticale, les compléments de manière sont susceptibles de répondre à la question *Wie ?* et sont anaphorisables par *so*. Le problème est, d'une part, que les mots et syntagmes susceptibles de répondre à la question *Wie ?* ne renvoient pas nécessairement à la manière (*cf.* 3) et que, d'autre part, nombre d'adverbiaux de manière, du moins

¹ Je renvoie ici aux travaux d'Anne Larrorry-Wunder, qui propose le terme d'aspect pour qualifier des emplois particuliers de certains adjectifs (*fröhlich, munter*), qui se sont éloignés de la fonction de « manière » et qui ne sont cependant pas temporels (2020 : 104-106). C'est sa proposition qui m'a rendue attentive à la pertinence du terme « aspect », qui me semble pouvoir être étendu à tous les domaines de la manière.

dans la définition extensive que nous adoptons, répondent à d'autres mots interrogatifs, voire ne peuvent pas être suscités du tout par une question partielle (on verra cela avec la concession et le groupe prépositionnel en *ohne*).

Mentionnons d'abord rapidement les formes qui se présentent de manière singulative. On relève la présence d'un adverbe de manière marqué comme tel, par l'ajout du suffixe *-lings*, ajouté à l'adjectif *jäh*, (l 4 : *um nicht jählings nach vorne zu fallen*) ; un adjectif « incorporé » *fest* dans la construction verbale réfléchie *sich am Geländer festhalten*, l 4 – le procédé d'incorporation ayant transformé le complément de manière en préverbe séparable.

LES SUBORDONNÉES CONJONCTIVES

Certaines subordinées conjonctives, au premier abord temporelles, admettent une interprétation de manière, pour peu qu'on les soumette à un examen plus approfondi. Ainsi, la subordinée conjonctive en incise, *indes*– l 34, marque certes la concomitance, mais introduit, en sus de son interprétation temporelle, celle de manière, puisqu'elle décrit proprement l'accomplissement du geste physique qui accompagne le verbe de la principale.

Mais c'est surtout la succession de deux subordinées à un endroit stratégique qui éveille notre attention. Les conjonctives se répartissent en effet d'une manière extrêmement rigoureuse dans le premier paragraphe, où elles apparaissent en miroir, au début et à la fin. On a déjà commenté la fonction d'ouverture de la *Als-Satz*, il s'agit d'analyser l'enchaînement des deux subordinées qui viennent clore la mise en place du cadre.

l 28-31 : Draußen aber **stand schon die Angst** [...], und hemmte ihr *so* herrisch den Herzschlag, *dass* sie immer schon atemlos die wenigen Stufen niederstieg, *bis* sie die nervös zusammengeraffte Kraft versagen fühlte. // [alinéa] Eine Minute stand sie *so* mit geschlossenen Augen [...]

On soulignera d'abord l'interdépendance du temps et de la manière dans la première conjonctive, *so... dass*, qui introduit la conséquence : du fort degré d'intensité d'une qualité d'un procès (*hemmte... so herrisch*, la cause) découle une conséquence (*dass...*), l'ordre logique reflète nécessairement l'ordre temporel de la consécution. Mais la deuxième conjonctive, *bis* – n'est-elle pas uniquement temporelle ? Pas si l'on regarde le 3^e paragraphe qui contient l'anaphore de manière *so*. Que reprend *so* ? Le fait que Frau Irene arrive essoufflée au bas des marches (la conséquence consécutive), mais surtout l'idée exprimée dans la surordonnée en *bis*-, des forces qui l'abandonnent et l'obligent à s'arrêter. *Bis*- se voit rétroactivement dotée d'une interprétation de manière. La peur, qui est ici personnifiée et sujet grammatical, commande les gestes d'Irène jusque dans leur succession. L'accumulation hypotaxique mime l'essoufflement et crée une sorte de climax, avant le moment de retardement (la pause en bas des marches) et la survenue de l'événement inouï (*das unerhörte Ereignis*) que va apporter le dernier paragraphe.

2.2.2 Les syntagmes prépositionnels

Les formes privilégiées d'expression dans la manière sont fournies par les adjectifs (et participes I et II) non fléchis en fonction adverbiale, ainsi que par les syntagmes prépositionnels. Commençons par l'interprétation des syntagmes prépositionnels, moins ambigus que les « adjectifs-adverbes ». Ils portent tous sur le procès exprimé par le verbe (*Ereignisbezug*), et c'est la préposition qui nous informe sur le type de relation que le syntagme entretient avec le complexe verbal. Il reste que les prépositions sont polysémiques, et qu'il n'est pas toujours facile, voire possible, de désigner par une étiquette le type de relation exprimé.

LA CAUSE

On relève d'abord trois syntagmes désignant la cause. Les compléments de cause répondent à la question *Warum ?* et peuvent être introduits soit par *aus*, soit par *vor*, selon que la cause est consciente et maîtrisée ou bien au contraire échappe au contrôle du sujet. Notre texte illustre de manière exemplaire cette distinction. On opposera ainsi la nervosité non maîtrisée, qui fait trembler les mains d'Irène (l 19 *im Fortwollen zitterten ihre Hände vor nervöser Eile*) ou l'empêche d'écouter les derniers mots de son amant (l 26-27 *jene letzten, vergeblich beruhigenden Worte, die sie vor Aufregung kaum hörte*), au contrôle conscient qu'elle exerce sur elle pour éviter de se regarder dans le miroir, introduit cette fois par *aus* (l 23 *Kaum wagte sie in den Spiegel zu schauen, aus Furcht vor dem Misstrauen im eigenen Blick*).

L'INSTRUMENT OU LE MOYEN

Le complément dit d'instrument répond à la question *Womit ?* ou *Wodurch ?* On trouve des compléments introduits par *mit*, en relation avec des êtres animés, un autre introduit par *durch*. Sur le plan sémantique, sinon de l'usage, trois pourraient permuter et occuper la position de sujet au nominatif :

l 16-17 : jeder fremde Blick vermöchte [...] *mit frechem Lächeln* ihre Verwirrung erwidern.
[*ein freches Lächeln* erwiderte ihre Verwirrung]

l 46 : schrie sie [...] *mit einer derben Stimme* [*eine derbe Stimme* schrie]

l 25-26 : ob nichts an ihrer Kleidung die Leidenschaft der Stunde *durch Verwirrung* verriete.
[ob *die Verwirrung ihrer Kleidung* nicht die Leidenschaft der Stunde verriete]

En revanche l'adverbial *mit geschlossenen Augen* l 33 renvoie à une description physique et pourrait commuter avec un accusatif absolu *die Augen geschlossen*.

IMPLICITE POLYPHONIQUE DE LA MANIÈRE : CONCESSION ET GROUPE EN OHNE

Il n'existe pas d'interrogatif correspondant à la concession, pas plus qu'il n'existe d'interrogatif pour susciter un groupe prépositionnel en *ohne*. Nous regroupons ici les deux compléments, parce qu'ils fonctionnent tous les deux sur des attentes implicites que le procès vient démentir, des représentations de ce qui aurait dû être et n'a pas été réalisé. Le concept de polyphonie peut nous permettre de décrire ce conflit en termes de pluralité de voix ou de points de vue divergents (Ducrot 1984, Nølke 1993). Sans entrer dans les détails de ces théories, on peut dire qu'un énoncé peut refléter plusieurs points de vue, qui peuvent être concordants,

dissonants, contradictoires, etc. La présence d'une concession introduit un point de vue qui serait celui de la norme, et qui entre en contradiction avec le déroulement du procès.

l 6-7 : immer unterlag sie *trotz aller innerlichen Gegenwehr* bei jeder Heimkehr solchen grundlosen Anfällen unsinniger und lächerlicher Angst.

Le syntagme concessif en *trotz* contient un raisonnement implicite qui doit être reconstruit par le lecteur – Schanen & Confais parlent pour la concession d' « une implication présentée comme anormale » (1984 : 506). On pourrait ainsi proposer comme schéma d'implication : « Si Frau Irene succombe à tels accès de peur, c'est parce qu'elle ne leur oppose aucune résistance », ou encore « Si on se défend de toutes ses forces contre quelque chose, on ne succombe pas ». Dans tous les cas, le procès vient démentir ce renvoi à une norme implicite.

La divergence entre représentation commune et procès effectué se retrouve dans le groupe prépositionnel introduit par *ohne* :

l 10 : lief *hastig und ohne aufzuschauen* die wenigen Schritte bis zum Haustor

Dans cet exemple, le groupe prépositionnel *ohne* vient contredire un procès considéré comme normal lorsque l'on marche avec précipitation (*lief hastig*) : « regarder où l'on va »¹. Une formulation positive, par exemple *die Augen gesenkt*, ne serait pas polyphonique, tandis que l'absence dénotée par *ohne* introduit le point de vue de la norme et met ainsi davantage en avant le caractère inhabituel de la marche précipitée d'Irène².

Tous les *adverbiaux* dont nous venons de faire l'inventaire ne se contentent donc pas de « situer le procès », ils en spécifient le déroulement ou bien soulignent sa spécificité (pour les deux derniers exemples). Ils encodent lexicalement la manière, par la présence d'une conjonction ou d'une préposition. Lorsque l'on considère, en revanche, les *adverbes* de manière de notre texte – si l'on excepte le *jählings* mentionné plus haut – on constate qu'aucun n'est morphologiquement marqué comme tel (pas d'adjectif dérivé en *-weise* ou *-erweise*, etc.), ce sont tous des adjectifs non fléchis. Cette absence de spécification induit des flottements syntaxiques et sémantiques qu'il va falloir commenter et éclairer.

3 Fluctuations de l'adjectif en fonction adverbiale

3.1 Entre manière et qualité

Étymologiquement, *adjectif* (du latin *adjunctum*, *adjicere* : « ajouter »), signifie « ce qui est adjoint ». Pour le français, l'adjectif est adjoint au nom,

¹ C'est la peur d'être reconnue qui l'empêche de lever les yeux, comme le dit un peu plus bas, l 11-12 : « diese erste Angst zerfloss... ».

² Nous n'avons pas traité ici la comparaison *wie ein Springer beim Anlauf* l 39, mais nous considérons que cette construction équivaut elle aussi à un adverbial de manière.

auquel il s'accorde en genre et en nombre – la terminologie grammaticale *nomen adiectivum*, reflète d'ailleurs cette attraction – l'emploi adverbial étant habituellement spécifié par le suffixe *-ment*. Sur le plan morphologique, le français sépare donc la *qualité*, réservée à l'adjectif et au domaine nominal, de la *manière*, réservée à l'adverbe et au domaine verbal. Lorsque les deux notions sont rapprochées, c'est uniquement sur le plan sémantique :

La manière est [...] l'idée de la qualité appliquée à des idées essentiellement verbales : elle est la qualité du procès (Sechehaye 1926), cité in Flaux Moline 2009 [en ligne]

L'allemand ne connaît pas de distinction morphologique et utilise les adjectifs, ou bien les participes I et II, sous une forme non fléchie, chaque fois qu'ils ne sont pas épithètes.

- l 44-45 : die Person sperrte ihr *breit* die Tür und startete sie *zornig* [...] an
l 14 : dann [...] stieg es *fröstelnd* auf, dies andere geheimnisvolle Grauen
l 20 : *zerstreut* fing sie seine Worte auf

La non flexion révèle de manière éclatante la neutralité syntaxique de l'adjectif, toujours dépendant de ce quoi il est adjoint¹. Notre texte regorge d'adjectifs non fléchis qui ne sont pas des attributs, mais tous ne sont pas non plus des « compléments de manière ». Quels sont alors leurs autres emplois et comment les distinguer ? Le recours à des tests doit permettre de les identifier

3.1.1 Occurrences isolées

« ADJECTIF D'ADJECTIF »

Cette configuration ne pose aucun problème d'interprétation, l'adjectif forme une unité prosodique avec sa base d'incidence, le syntagme respecte l'ordre logique déterminant-déterminé. L'adjectif non fléchi en fonction d'adverbe est immédiatement antéposé à l'adjectif qu'il spécifie, l'adjectif déterminé porte quant à lui les marques des catégories nominales, s'il est épithète : l 31 *bis sie die nervös zusammengegriffte Kraft versagen fühlte* ; l 12 *hinter der rasch geöffneten Tür* ; l 8 *Der Weg zum Rendezvous war unbedenklich leichter*.

ADVERBE DE PHRASE

- l 42-47 : Da stieß sie *hart* mit einer Frauensperson zusammen, die *offenbar* eben eintreten wollte. [...] »*Natürlich*, eine anständige Frau, eine so genannte! «

Offenbar et *natürlich* ne sont pas des constituants de proposition au même titre que *hart* ou *eben* ; ils ne peuvent pas répondre à la question *wie*, ils ne sont pas anaphorisables par *so*, et ils ne peuvent pas être niés – les trois tests que nous retenons pour déterminer si l'adverbe spécifie le procès exprimé par le verbe, ou bien s'il renvoie à tout l'énoncé. Dans ce deuxième cas, il est dit « adverbe de phrase » et assume une fonction de modalisation :

- * *Wie* wollte sie eintreten ? *Offenbar*.

¹ « Adjektive, so könne man zusammenfassend und etwas vereinfachend sagen, sind syntaktisch abhängig und semantisch eigenwillig, semantisch im Kern Eigenschaftswörter », (Eichinger 2007 : 183).

? Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen, die eben *so* eintreten wollte

* Da stieß sie hart mit einer Frauensperson zusammen, die *nicht offenbar* eben eintreten wollte

Offenbar et *natürlich* ne nous livrent aucune information sur la qualité ou le déroulement du procès mais nous renvoient au jugement du locuteur. À la manière dont il évalue ce procès, ou, pour reprendre l'idée de point de vue, au regard qu'il porte sur lui. Ce sont des « modalisateurs ». Avec *offenbar*, le narrateur commente le caractère d'évidence du procès décrit par la relative¹ ; le *natürlich* est très intéressant, parce qu'il ne porte pas sur des mots, mais sur du non-verbal, sur la situation extralinguistique. Il indique que la femme, lorsqu'elle voit pour la première fois Frau Irene qu'elle cherche depuis longtemps à prendre sur le fait (*Dass ich Sie nur einmal erwische!*), se trouve confortée dans ce qu'elle imaginait. *Natürlich* fonctionne seul – la pause entre le modalisateur et l'énoncé averbal est indiquée par la virgule – avec une valeur de confirmation teintée d'ironie (*bien entendu!*). Le modalisateur commente donc la situation extralinguistique (découvrir de ses yeux la femme qui « lui vole son ami ») avant que la femme ne la commente par les mots, dans une phrase averbale dont le *so genannt* signale le caractère railleur et insolent : *eine anständige Frau, eine so genannte!*

3.1.2 Ambiguïtés constitutives

Les occurrences de loin les plus nombreuses de notre texte sont celles où l'adjectif ou le participe I et II ne spécifient ni un adjectif (niveau syntagmatique) ni un énoncé complet (niveau de la modalisation), mais assument une fonction propositionnelle. Nous disons prudemment « fonction propositionnelle » et non pas adverbiale, car il arrive souvent que l'adjectif ne spécifie pas directement le verbe, mais qualifie indirectement le sujet ou l'objet, brouillant ainsi la dichotomie entre fonction nominale (l'attribut) et adverbiale (le complément de manière). Par ailleurs, on retrouve le flottement sémantique entre temps et manière, que nous avons déjà vu avec les conjonctives.

ASPECT ET MANIERE

l 2-5 : Ein schwarzer Kreisel surrte *plötzlich* vor ihren Augen, die Knie froren zu entsetzlicher Starre, und *hastig* musste sie sich am Geländer festhalten, um nicht *jählings* nach vorne zu fallen

Trois énoncés se succèdent qui déclinent la même idée de rapidité, de soudaineté, dans un continuum qui nous fait passer de l'aspect temporel (*plötzlich*) à la manière (*hastig* « adjectif-adverbe », *jählings* adverbe). Le trait [+ soudain] fonctionne comme un fil rouge qui relie les énoncés (cf. infra 3.2).

¹ La présence de *offenbar* apparaît ici un peu étrange, tant le motif de la collision paraît ne pas laisser de placer au doute. Le locuteur ne recourt en effet à *offenbar* que lorsque l'évidence peut être contestée, le marqueur évidentiel permet alors de renforcer son assertion. Mais on comprend mieux la présence du modalisateur par la suite ; la femme s'était postée là sur commande, c'est une actrice engagée par le mari de Frau Irene ! L'évidence était trompeuse...

ADJECTIFS DE VERBE ET ATTRIBUTS INFÉRÉS

L'adjectif non fléchi assume clairement la fonction de complément de manière, il répond à *wie*, est anaphorisable et niable :

l 32 : *atmete* die dämmerige Kühle des Treppenhauses *gierig* ein

l 42 : Da stieß sie *hart* mit einer Frauensperson zusammen

Dans l'ordre de base de la subordonnée, l'adjectif serait placé à droite en position rhématique, immédiatement devant le procès qu'il spécifie : le verbe (*dass sie... gierig einatmete*), ou bien le complexe verbal (*dass sie da hart mit einer Frauensperson zusammenstieß*). Mais que spécifient ci-après *ungeduldig* et *atemlos* ?

l 28 : Draußen aber stand schon die Angst, *ungeduldig* sie anzufassen, und hemmte ihr so *herrisch* den Herzschlag, dass sie immer schon *atemlos* die wenigen Stufen niederstieg.

En français, on traduirait par : « Dehors, la peur était déjà là, *impatiente* de l'empoigner, qui lui comprimait si *impérieusement* le cœur qu'elle était déjà *essoufflée* avant de descendre les quelques marches ». Les adjectifs spécifient ici le sujet. Nous utilisons ici le terme d' « attributs inférés du sujet » (David 1984), pour les distinguer des vrais attributs fonctionnant dans le système clos des verbes d'attribution (*sein, bleiben, werden, scheinen*). L'isomorphie de l'allemand gomme les différences avec le complément de manière, mais elles peuvent être rétablies au moyen de tests, pour les besoins de l'analyse.

On rend visible la prédication seconde qui unit le sujet à l'adjectif dans l'attribut inféré en recourant à une structure attributive explicite : *Die Angst ist ungeduldig – Sie [Frau Irene] ist atemlos*. C'est sémantiquement non pertinent quand il s'agit de manière : ? *Sie ist gierig* - ? *Sie ist hart*).

Inversement, on peut nominaliser le complexe verbal pour transformer l'adjectif non fléchi en épithète, pour montrer qu'on a bien affaire à de la manière : *ein gieriges Einatmen, ein harter Zusammenstoß*. Mais l'attribut inféré n'exclut pas nécessairement cette possibilité : *ein ungeduldigtes Anfassen* ou *ein atemloses Niedersteigen* seraient envisageables comme figures d' « hypallage » (du grec *hupallagê*, « échange intersion ») – par transfert métonymique d'une propriété du sujet sur le procès effectué. C'est un procédé de transfert comparable, cette fois à partir d'un syntagme prépositionnel que l'on retrouve dans

l 13 : zerfloss *heiß* in einer grußenden Umarmung

C'est bien l'étreinte qui est brûlante, et non pas le procès *zerfloss*, mais la grammaire ne dispose pas de désignation pour ce procédé plus rare, lorsque l'adjectif porte sur un complément prépositionnel.

On trouve plusieurs attributs inférés du sujet dans notre texte, leur attraction vers le sujet est manifeste quand on a affaire à des participes II :

l 120 : *zerstreut* fing sie seine Worte auf – l 34 : *erschreckt* raffte sie sich zusammen – l 43 :
» Pardon «, sagte sie *verlegen*

L'absence de flexion permet de laisser flotter l'adjectif entre manière et qualité, sans qu'il soit besoin de trancher. Bien souvent l'adjectif reste ambigu, orienté tout à la fois vers le verbe et vers le sujet¹ :

l 44-45 : *starrte sie zornig und zugleich mit unverstelltem Hohn an*

Dans ce dernier exemple, *und*, connecteur de l'équivalence, rassemble dans une même fonction sémantique l'adjectif et le groupe prépositionnel qu'il relie.

3.2 Isotopies

Pour les besoins de l'analyse grammaticale, nous avons séparé les formes d'expression de la manière, mais toutes fonctionnent de concert ! Adjectifs et syntagmes prépositionnels se succèdent, s'entrecroisent, se coordonnent, se répondent, voire se répètent... et cette récurrence tisse, pour une grande part, l'organisation sémantique du texte – étymologiquement, texte est dérivé du latin *textus* qui signifie « tissu » – en créant des *isotopies*. L'isotopie est un concept hérité de la sémantique structurale, qui se fonde sur l'idée de la redondance d'un même trait sémantique dans le déploiement des énoncés.

On a déjà mentionné en au début de 3.1.2 comment le trait [+ soudain] était réitéré plusieurs fois au sein d'un même énoncé. Mais il était déjà présent en amont dans la locution *mit einem Male* (l 2) phrase, et on le retrouve ensuite en aval, varié et décliné dans des sèmes voisins [+ précipité] et [+rapide] (*hastig* (trois fois), *jählings*, *mit jähem Entschluss*, *rasch*, *eilend*). C'est le trait sémantique le plus représenté dans notre texte, qu'il parcourt tel un fil rouge jusqu'à la séquence dialogale – en participe aussi la comparaison *wie ein Springer beim Anlauf* l 40. Mais d'autres traits peuvent surgir de manière plus ponctuelle, par exemple l'utilisation contrastée de [+ chaud] dans deux énoncés successifs. *Heiß* est le seul adjectif à connotation plutôt positive de notre texte, mais à peine surgit-il qu'il est démenti par son antonyme dans l'énoncé voisin :

l 12-14 : *diese erste Angst, in der doch auch Ungeduld brannte, zerfloss heiß in einer grübenden Umarmung. Aber dann, wenn sie heim wollte, stieg es fröstelnd auf, dies andere geheimnisvolle Grauen.*

L'isotopie sémantique ne s'organise pas de manière systématique, elle tisse des liaisons souterraines qui peuvent parfois ressurgir bien plus loin. En témoigne le dernier exemple de récurrence que nous donnons ici, déjà familier au lecteur, mais que nous citons pour une fois *in extenso*, pour rendre justice au style de Zweig :

l 13-17 : *Aber dann, wenn sie heim wollte, stieg es fröstelnd auf, dies andere geheimnisvolle Grauen, nun wirr gemengt mit dem Schauer der Schuld und jenem törichtem Wahn, jeder*

¹ Guillaume dit de l'adverbe qu'il est « incident à une incidence » : « Dans *Pierre marche vite*, « vite » n'est pas incident à *Pierre* et n'est pas non plus, comme on le supposerait à tort, incident à *marche*. *Vite* est incident à l'incidence de *marche* à *Pierre*, c'est-à-dire incident à une incidence en cours. » (Guillaume LL4, 302, cité par Larrory-Wunder 2020 : 33).

fremde Blick auf der Straße vermöchte ihr abzulesen, woher sie käme, und *mit frechem Lächeln ihre Verwirrung* erwidern.

Et c'est exactement ce qui se produit trente lignes plus loin. Le coup de théâtre a été annoncé par les adverbiaux, par les sèmes [+gêné] et [+ insolent]. A la fin de de notre extrait, les pires craintes d'Irene, dites irraisonnées (*mit jenem törichtem Wahn*), se voient confirmées par la rencontre avec la femme inconnue, *verlegen* fait écho à *die Verwirrung*, et le syntagme *mit unverstelltem Hohn* à *mit frechem Lächeln*.

l 43-46 : »Pardon«, sagte sie *verlegen* und mühte sich, rasch an ihr vorbeizukommen. Aber die Person sperrte ihr breit die Tür und starrte sie zornig und zugleich *mit unverstelltem Hohn* an. »Dass ich Sie nur einmal erwische!« schrie sie ganz unbekümmert mit einer derben Stimme.

Le cauchemar redouté est devenu réalité.

4 Conclusion

Dès que l'on dépasse le niveau phrastique et que l'on s'intéresse à l'enchaînement des énoncés, aux niveaux méso- et macrotextuels, on se rend compte que les adverbiaux, décrits comme suppressibles si l'on raisonne en termes de phrase et de valence, sont cependant les formes qui tissent la spécificité et la cohésion du texte. Nous nous sommes ici concentrée sur deux aspects de la mise en texte : la capacité organisationnelle des adverbiaux, en relation étroite avec le genre narratif et le type de séquence (incipit, dialogue), et leur fonction de structuration sémantique, isotopique.

La descente d'un escalier n'a en soi rien de remarquable, et la situation initiale (femme quittant les bras de son amant) a souvent été traitée sur le mode du vaudeville. C'est tout l'art de Zweig de transformer leur banalité en mini-tragédie. La peur commande toutes les pensées et tous les gestes décrits, c'est elle qui est l'agent véritable. Sa mainmise sur le personnage de Frau Irene se décline sur quelques verbes et quelques noms, mais c'est dans les épithètes et surtout dans les adverbes et adverbiaux de manière qu'elle trouve son expression principale.

5 Références citées

- ADAM, Jean-Michel (2018). *Le paragraphe. Entre phrases et texte?* Paris : Armand Colin.
- ADAM, Jean-Michel (1997). *Les textes, types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris : Nathan.
- CHERVEL, André (1977). *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris : Payot.
- CONFAIS, Jean-Paul (1988). « Les notions de "circonstance", "complément circonstanciel" et "circonstant" ». In *La linguistique à la session 1989 de l'agrégation d'allemand*, Nice, 103-27.

- (2008). « Nicht-referentielle Temporalität: “Emergenz” als Textfunktion in erzählenden Texten ». In *Temporalsemantik und Textkohärenz*, édité par Anne-Françoise Macris-Ehrhard, Evelin Krumrey, et Gilbert Magnus, Tübingen : Stauffenburg, Eurogermanistik, 149-160.
- DAVID, Jean (1984). « De l’attribut à l’attribuable. Quelques remarques sur le domaine et le mécanisme de la syntaxe de l’attribution ». In *La linguistique à la session 1984 de l’agrégation d’allemand*, Nice.
- DUCROT, Oswald (1984). « Esquisse d’une théorie polyphonique de l’énonciation ». Chapitre VIII, *Le dire et le dit*, Paris : Minuit, 171-233.
- EICHINGER, Ludwig N. (2007). « Adjektiv (und Adkopula) ». In *Handbuch der deutschen Wortarten*, Ludger Hoffmann éd., De Gruyter Lexikon: Berlin New York, 143-186.
- FLAUX, Nelly, et Moline, Estelle éd. (2009) « De la manière. Présentation ». *Langage*, n° 175, DOI : 10.3917/lang.175.0003.
- GREVISSE, Maurice (1969), *Le bon usage*. Paris : Gembloux, Duculot.
- LARRORY-WUNDER Anne (2020), *L’expression de la manière, inédit de HDR, Facettes de l’expression linguistique de la subjectivité en allemand : étude de quelques configurations discursives*, Université Sorbonne-Nouvelle.
- NØLKE, Henning (1993). *Le regard du locuteur: pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris : Kimé.
- PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle (2008). « Temporale Adverbiale im Vorfeld : Überlegungen zum Verhältnis von Wortstellung und Temporalität ». In *Temporalsemantik und Textkohärenz : zur Versprachlichung zeitlicher Kategorien im heutigen Deutsch*, Anne-Françoise Macris-Ehrhard éd., Tübingen: Stauffenburg, 133-47. En ligne [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00356011>].
- SCHANEN, François, et Jean-Paul CONFAIS (1986). *Grammaire de l’allemand: formes et fonctions*. Paris : Nathan.